

Madame, Monsieur, chers amis

Merci à tous. Merci d'avoir choisi de fêter le Printemps des Poètes avec Jean Laugier. Merci également à Pierre Brunel, Vice Président de l'Université Paris IV, qui a bien voulu nous prêter ce bel amphithéâtre.

Lorsque je nous vois tous réunis ici, je me rappelle ce temps que Jean me racontait où, dans sa minuscule mansarde, se réunissait pour lire, déclamer et causer poésie toute la génération montante des poètes d'après guerre. Ce temps a continué dans son appartement du VI^e arrondissement jusqu'à sa mort. Nous avons été certains, n'est-ce pas Matthias, n'est-ce pas Serge, à profiter pleinement de cette société lettrée, effervescente et ouverte qu'attirait son charisme.

Je me dis alors que Jean aurait été heureux d'être à nos côtés. Moins pour lire ses textes – vous savez combien il était modeste - mais il aurait vu sans doute dans cette réunion une occasion de plus de plaider, avec la fougue qui le caractérisait, en faveur de cette poésie qu'il chérissait tant.

Jean nous a quittés en juin dernier à 82 ans. Nous restent ses textes, ses mots si travaillés, son « verbe » comme il se plaisait à dire.

Ses poèmes, nous allons les découvrir ou les redécouvrir animés par d'autres voix que la sienne. Bruno Balp, Dominique Cagnard, Danièle Evenou, Florence Guerfy, Danielle Netter, Christian Péliissier ont aimablement accepté de nous les lire. Nous les écouterons dans quelques instants.

Je voudrais introduire cette soirée en parlant de l'homme Jean Laugier, tout simplement.

Jean, je l'ai découvert en 1994. Son recueil *La main du monde* avait été sélectionné pour le prix de poésie que j'avais créé au sein de la cité scolaire de Mamers, dans la Sarthe et j'avais été fascinée par la vigueur et la rythmique de ses strophes.

Puis, j'ai entendu l'homme. C'était dans un pub irlandais du V^e arrondissement, lors d'une séance de lecture. Je suis tombée sous le charme de sa voix unique. Au fil des correspondances et des rencontres, nous sommes devenus amis. Comme tant d'autres, je lui apportais mes textes, qu'il relisait, critiquait avec rigueur et passion, sans aménité, ni concession.

Le verbe pour Jean n'était pas anodin.

Il s'arrêtait longuement sur un mot, tâtait sa sonorité, faisait la moue. Il pointait les répétitions, les dissonances. Il conseillait, impulsait, orientait, nous tirait vers le haut avec comme ultime objectif de nous mener sur le chemin qu'il s'efforçait lui-même de défricher : celui de la parfaite harmonie.

Qui était Jean Laugier. ? Il disait de lui-même qu'il était homme de lettres. Il se présentait ainsi depuis ses 18 ans, avec le plus grand sérieux. Il disait également et plus volontiers qu'il était apprenti du verbe. Apprenti et non artisan, la nuance est importante. C'est dire son humilité, c'est dire le pouvoir suprême qu'il prêtait aux mots. Celui qu'Alain Lemoigne qualifie de « ciseleur inspiré » se mettait face à son idole, le Verbe, bien plus bas que l'artisan.

L'humilité n'est pas incompatible avec le succès. Dès 1945, ses textes furent publiés dans des revues et suscitèrent l'intérêt de la sphère littéraire et poétique. Pourtant, ce n'est qu'en 1952 qu'il les jugea dignes d'être offerts au public. Une exigence aussitôt récompensée : il reçut le prix Apollinaire pour *la Huitième Couleur* en 1952, le prix Fénéon pour *Les Bogues*, le prix René Guy Cadan décerné par le groupe des poètes de Rochefort pour *L'Espace Muet*.

(couper si nécessaire): Je ne résiste pas au plaisir de vous citer quelques lignes écrites par Paul de Swaef sur la Huitième couleur

« *Chaque verbe est une éclosion, chaque poème une cataracte éblouissante. Sortie des entrailles du monde, le verbe de Laugier jaillit sauvage à l'air libre, frondeur. Il crache ses bouillons furieux, il rue, il crie, il halète même et se répand en images brèves, incisives jusqu'à la cruauté...Laugier, récoltant l'éparse diversité du monde la confond en une gerbe de flammes. Tel est le message d'amour enclos dans cette œuvre apparemment brutale et impitoyable* ».

Mais Jean n'était pas seulement un poète exigeant, un homme de lettres, il était également un passionné, un explorateur insatiable du monde des mots.

Pour lui, le Verbe n'était pas limité à l'écrit. Il était important qu'il puisse être dit, transmis.

Il ne l'aimait que vivant, sauvage pour avoir le plaisir de le dompter, de l'apprivoiser, de le relâcher ensuite après y avoir apposé son empreinte.

Comme Faubert, il gueulait sa poésie pour en tester la musicalité, pour qu'elle soit entendue et surtout entendue comme il le souhaitait.

Puisque qu'écrire, c'était dire et dire c'était transmettre, c'est tout naturellement que Jean fit du théâtre le deuxième socle de son expression.

D'abord comme comédien. Après le lycée, en 1942-43, il monta à Paris suivre les cours du Centre du Spectacle de Jean Rognoni aux côtés de Juliette Gréco, Charles Aznavour, Jean Poiret...Entre autres. Pendant longtemps, il mènera de front poésie et théâtre. Il joua sous la direction des plus grands : Fabbri, Vitaly, Georges Wilson. Figure marquante du TNP, il fut remarqué notamment dans « *Le diable et le bon Dieu* » de Jean-Paul Sartre, mis en scène par Georges Wilson. Il fit aussi quelques apparitions remarquées dans des films et téléfilms. Il faut dire qu'il avait du talent et aussi *une gueule*, comme on dit.

Le poète et le comédien s'allièrent quelques années plus tard pour se lancer dans la dramaturgie. Et comme chez le comédien et le poète, sa production foisonnante et haute en couleurs révéla un réel talent. *Mala* et *Neptune* pour les drames, *Buldor* pour la comédie et plus tard *Un brasseur de lune* furent salués par la critique.

Jean menait tous ces projets de front avec un enthousiasme jubilatoire. Sans renoncer un seul instant à son premier amour, la poésie, toujours s'appliquant à concevoir chaque poème comme un joyaux, chaque mot comme une pierre précieuse, ciselé à la perfection, parfaitement à sa place, profond, violent et pur comme un diamant noir.

Que cherchait Jean Laugier ? Que cachait cette minutie, cette obsession de l'exactitude, de la parfaite expression ? Né à Saïgon en 1924, il fut envoyé en France pour des raisons de santé à l'âge de deux ans, ses parents restant en Asie. Personne ne sait pourquoi ils s'entretinrent. Un jour, il m'a parlé de cette douleur jamais cicatrisée, il avait conscience qu'au travers des mots

qu'il tissait et intriquait pour faire sens, pour amplifier leur sens premier en jouant de leur musicalité , il était en quête de voix à jamais tues...

Voilà qui était l'homme Jean Laugier, un comédien poète et poète comédien, un humble cabotin bourré d'humour et de sagesse, un amoureux fou de la vie, de l'amour et des femmes, un chasseur de sens, un homme de lettres exceptionnel, et derrière tout cela, un enfant blessé tentant de comprendre, cherchant au travers du mot Dieu quelque chose de bien plus important encore.

Dans l'ensemble de l'œuvre de Jean Laugier, il est quelques vers qui, à mon sens, témoignent de qui était l'homme et du sens qu'il souhaitait donner à son œuvre. J'aimerais vous les livrer avant de laisser place aux comédiens, Il s'agit des dernières strophes des « Cantos de l'éphémère », le dernier poème de son dernier recueil : *Dans la main du monde*

Aujourd'hui encore
Considérant les convulsions de la planète
Et la duperie constante des peuples
Je me dis qu'il faut avoir la foi du charbonnier
Pour entrer un jour en poésie
Jusqu'au vertige de l'amour

Dans la main du monde,
Aujourd'hui encor, je ne regrette rien
J'existe en l'ignorance des desseins de Dieu
Et chante la beauté de l'éphémère
Qui est l'autre versant de l'éternité.

Merci